

ALLOCUTION D'OUVERTURE

Monsieur le Recteur, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Permettez-moi de Vous dire en toute franchise que, le jour de notre colloque enfin venu, je me présente devant Vous, bien que ce soit notre deuxième rencontre ici, avec une certaine inquiétude et même avec un mouvement de crainte — j'ai mis trop de coeur à organiser ce colloque, j'ai essuyé trop de refus et j'ai éprouvé trop d'ennuis pour que je puisse ne pas m'inquiéter s'il va connaître le succès désiré...

Et puis, que convient-il de dire lorsqu'on voit nos rêves réalisés...

Certes, la formule habituelle s'impose: celle des salutations convenables que l'on doit à son auditoire, à nos hôtes éminents et respectables, à nos amis venus des sites plus ou moins éloignés, à cette gent estudiantine que je vois ici et qui assure la jeunesse éternelle à nos universités...

En effet, quel honneur pour moi, et pour cette Chaire déjà trilingue, de saluer parmi nous le vice-recteur de notre université, M. le prof. L. Wojtczak, quelle joie de saluer ici nos amis étrangers si longtemps attendus avec angoisse mais qui ne nous ont pas laissés seuls,

— quelle satisfaction de se retrouver avec nos collègues et nos amis polonais, trop peu nombreux, sans doute, mais toujours fidèles,

— quel plaisir de voir avec nous nos étudiantes et nos étudiants curieux de ce monde d'érudits dont les seuls noms leur inspirent peut-être une sorte de terreur respectueuse.

Je souhaite donc la bienvenue à Madame Bellenger qui représente l'auguste Société Française des Seiziémistes et l'Université Paris-Sorbonne. Le président de cette Société, le professeur Aulotte n'est pas, cette fois, parmi nous, mais il nous envoie les paroles de son amitié.

Voici la lettre qu'il nous a adressée de Tokyo:

„Le président de la Société française des Seiziémistes, professeur à la Sorbonne, adresse ses salutations les plus cordiales aux participants du Colloque de Łódź (1982) et à son organisateur le professeur K. Kupisz.

Je forme des vœux fervants pour le plein succès de cette manifestation culturelle qui témoigne du vivant intérêt porté en Pologne aux études littéraires sur le seizième siècle français''.

Je salue nos amis venus de la vénérable Association d'Etudes sur l'Humanisme, la Réforme et la Renaissance et de cette Unité d'Etudes et de Recherches lyonnaise auxquelles la présidence compétente de M. Pérouse est tellement utile et efficace. M. Pérouse nous fait l'honneur de sa présence, et avec lui ses collègues lyonnais, M. Antonioli et M. Dubuis, nos amis fidèles et infailibles.

Je salue nos collègues qui sont venus d'autres centres universitaires polonais ou de notre propre Alma Mater. Si je m'abstiens de les nommer, c'est que les uns et les autres sont ici chez eux, ce qui me dispense d'une présentation un peu protocolaire, et d'autre part, conscient et respectueux de leur prestige et de leurs mérites, je connais trop bien leur modestie.

Les brumes et les demi-ombres d'automne ne sauraient assombrir cette salle, hélas, trop modeste, où rayonne maintenant la renommée des personnes de tant de savoir!

Si nous avons néanmoins tant de joie de Vous retrouver tous ici, à l'ouverture de cette deuxième rencontre scientifique organisée par notre Chaire de Philologie Romane, nous avons autant de tristesse de dire que nous ne nous retrouvons pas tous au même nombre qui nous a réunis, il y a deux ans, au cours de la première rencontre qui fut consacrée à Montaigne. J'ai eu tout lieu de penser que je pourrais saluer le professeur Margolin qui allait nous apporter le souvenir amical du fameux Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance à Tours — il a dû renoncer, au dernier moment, à son voyage à Łódź! Que j'étais désireux de revoir nos amis de cette Macerata lointaine, qui la première, a voulu s'unir à notre Chaire par un accord de coopération scientifique et qui, à un moment particulièrement dur pour nous, a créé chez elle le lectorat polonais. — Hélas, le professeur Giudici et le Doyen Ferretti ne sont pas ici!

Les uns ne sont pas donc venus, les autres... L'abbé Gierczyński disparu il y a un an, ne reviendra plus dans cette salle. — Qu'il me soit permis de rendre hommage à sa mémoire vénérable...

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, le colloque que nous nous sommes proposés d'organiser cette année porte sur la femme; plus précisément: sur la femme à la Renaissance. — On nous dira, peut-être, que c'est un sujet trop grave-et, en même temps, trop léger...

— trop grave parce qu'on peut s'attendre à ce qu'il envisage ou à ce qu'il aborde tous les problèmes concernant la femme: problèmes

psychologiques, sociaux, économiques, littéraires, moraux, voire physiologiques.

— trop léger puisque, qu'on le veuille ou non, il est inséparablement lié à l'amour et, par conséquent, riche de suggestions que l'on peut trouver peu sérieuses (sans qu'elles cessent pour cela de compter dans la vie) et que l'on peut trouver peu importantes, surtout lorsqu'on les situe en face des entités que l'on écrit volontiers en majuscules ou lorsqu'on les évoque à la période de grands bouleversements publics.

Il est évident que, de ces deux points de vue, notre colloque n'envisage ni l'un ni l'autre. Loin de vouloir aspirer à tout dire sur la femme (peut-on imaginer une légèreté plus ridicule de le croire possible), on est encore plus loin de l'idée selon laquelle une émotion subjective située sur le plan existentiel et qui engage notre destin personnel ne mérite nullement notre attention: n'a-t-on pas d'ailleurs dit que la femme est tout ce qu'il y a de plus beau au monde!

On va donc parler de la femme à la Renaissance, mais on en parlera avec d'autant plus de lucidité que l'on ne cherche pas à atteindre une ampleur monographique et que l'on se propose de ne faire qu'une simple ouverture sur un thème particulièrement vaste.

On s'expliquera donc sur certaines personnalités féminines, en France ou ailleurs, surtout celles qui ont le mieux répondu à l'appel des revendications féministes qu'elles soient érotiques ou intellectuelles.

On s'orientera peut-être plus vers la vision littéraire de l'existence des femmes que les textes de cette époque font voir et une réflexion approfondie pourra faire ressortir l'efficacité artistique et émotionnelle et le contenu thématique de la poésie féminine de ce temps.

Il va de soi qu'il serait impensable d'éluder la femme polonaise. Bien qu'il ait fallu renoncer à une présentation des silhouettes de celles qui s'étaient rendues célèbres à cette époque, il y en a eu, et de nombreuses, qui correspondaient à toutes les réalisations de la féminité la plus accomplie: aussi bien des reines que des femmes de la noblesse ou de la bourgeoisie, de grandes amoureuses et des intellectuelles, des caractères énergiques, presque virils ou des émancipées à la mesure de leur temps et des dévotes frôlant le mysticisme et la bigoterie...

Il suffirait de rappeler cette reine au règne éphémère, qui aimait plus son roi que la couronne et qui a peut-être donné les traits de son visage à Notre-Dame de Ostra Brama à Wilno — Barbara Radziwiłłówna.

A côté d'elle, Anne, soeur du roi Sigismond-Auguste, et une autre Anne, soeur du roi Sigismond III, érudite et passionnée pour l'étude, belle mais sans amour malgré sa beauté, fidèle à la nouvelle religion

mais favorable à l'armée catholique de son frère qui luttait contre ses coreligionnaires, patriote et tolérante dont le rôle en Pologne à la fin du XVI^e siècle pourrait être comparé à celui de la perle des Valois, la grande Marguerite, et peut-être à celui de Jeanne d'Albret si celle-ci avait moins de rigidité et d'austérité protestante.

La première grande dame de notre Renaissance ensuite, fille de roi peut-être, favorite de la reine en tout cas — Beata Kościelecka, femme indépendante qui savait dominer mais qui s'avéra tellement avide d'être aimée qu'elle en oublia ses ambitions pour se laisser tromper cruellement et pour mourir emprisonnée par celui à qui elle avait donné trop de confiance.

Sa fille, Halszka d'Ostróg, la plus riche héritière de Pologne, jouet de la brutalité et de l'avidité des grands, soumise à sa mère, passive et malheureuse, célèbre par la cruauté de son destin et immortalisée par un tableau de J. Matejko.

Une bourgeoise vient encore, contradiction vivante de ces femmes de la Renaissance, avides de délices et de plaisirs — Sophie Hanlowa, dévouée à une dévotion presque ascétique, caractère entreprenant à l'instar de ces héros des communes bourgeoises italiennes de la Renaissance...

Une autre Barbara enfin, dernier amour du dernier des Jagellon, fille de bourgeois, dont le rôle et les démarches à la cour royale font penser à certaines maîtresses des derniers Valois...

Il y aurait donc de quoi dire, on y trouverait sujets à plus d'un seul roman ou d'une seule vie romancée... Les Polonaises n'auraient sans doute aucune raison de tomber dans un complexe d'infériorité; ce qui nous faisait défaut, à cette époque, c'étaient les femmes-poètes. Par contre, celles-ci ne manquaient pas en France. Trop nombreuses pour que je puisse hasarder de les présenter toutes, elles attendent notre sollicitude et notre réflexion critique qui pourra compléter les conférences prévues.

Que cette réflexion s'avère profitable pour nos travaux et que nos entretiens approfondissent encore plus notre amitié...

Kazimierz Kupisz